

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

création

un spectacle

écrit par

Frédéric Fisbach

29 septembre –
25 octobre 2020

*Moi, moi je veux vivre !
J'ai choisi de vivre !
Même si c'est pour mourir,
bientôt, ici, parmi vous, ici
maintenant, aujourd'hui,
demain peut-être, mais moi,
moi, moi je veux VIVRE !
VIVRE ! VIVRE !*

—
Frédéric Fisbach, *Vivre !*

Vivre !

un spectacle écrit par **Frédéric Fisbach**
avec des extraits du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*
de **Charles Péguy**

avec

Madalina Constantin Mila, Madame Gervaise
Flore Lefebvre des Noëttes Félicie, Hauviette
Laurence Mayor Ingrid, Jeannette
Frédéric Fisbach et **Benoit Résillot** (en alternance) le fantôme
et la participation de **Silvana Martino** Sophia

dramaturgie **Charlotte Farcet**
assistantat à la mise en scène **Benoit Résillot**
scénographie et costumes **Charles Chauvet**
lumières **Léa Maris**
son **Rémi Billardon**
vidéo **Victor Iglich**
stagiaire à la mise en scène **Simon Israël**
stagiaire à la scénographie **Lior Hayoun**
décor et costumes réalisés par les **Ateliers de La Colline**

production Ensemble Atopique II
coproduction La Colline – théâtre national, Châteauvallon Le Liberté – Scène nationale
de Toulon, Théâtre Montansier – Versailles, Pôle arts de la Scène – Friche la Belle de Mai
avec le soutien de la Spedidam

AUTONE 2020

Petit Théâtre

du 29 septembre au 25 octobre

du mercredi au samedi à 20h, le mardi à 19h et le dimanche à 16h
relâche dimanche 4 octobre
durée estimée 3h • création à La Colline

La compagnie Ensemble Atopique II est conventionnée par la Direction Régionale des Affaires Culturelles Provence-Alpes-Côte-d'Azur.
administration, production et diffusion En Votre Compagnie
Olivier Talpaert, Hannah Bidoire

—
régie générale **Muriel Domic** régie son **Laurent Courtaud** régie vidéo **Igor Minosa**
régie lumière **Paul Argis** et **Stéphane Touche** habillage **Sonia Constantin**
accessoires **Thierry Good**

Sur la route

Théâtre Montansier — Versailles

les 12 et 13 novembre 2020

Le Grrranit — Scène nationale de Belfort

les 1^{er} et 2 décembre 2020

Châteauvallon Le Liberté — Scène nationale de Toulon

du 16 au 18 décembre 2020

Le Monde | Télérama | **TRANSFUGE**

Un changement de paradigme est un processus long, difficile, chaotique se heurtant aux énormes résistances des structures établies et des mentalités. Il s'effectue en un long travail historique à la fois inconscient, subconscient et conscient. La conscience peut contribuer à l'avancée du travail subconscient et inconscient. C'est ce que nous croyons et ce à quoi nous voulons prendre part. Jamais nous n'avons été aussi enfermés physiquement dans le confinement et jamais autant ouverts sur le destin terrestre. Nous sommes condamnés à réfléchir sur nos vies, sur notre relation au monde et sur le monde lui-même.

—
Edgar Morin, *Changeons de voie*, Éditions Denoël, 2020

On naît plusieurs fois

Au départ nous nous sommes découvert, Wajdi Mouawad et moi, une passion commune pour ce poème dramatique qui met en scène le refus de la mort dans la vie, un refus radical et puissant. Une admiration commune pour la figure de Jeannette, la têtue, l'écorchée vive, celle qui demande des comptes, appelle au secours, qui ne peut rester insensible et sourde aux horreurs et à la folie meurtrière du monde. Cette passion partagée est aussi liée à la langue splendide, inouïe, méconnue de Péguy dans cette pièce. Une langue âpre et rugueuse, qui avance dans sa recherche du sens en forant dans le langage, lentement, obstinément. Pour passer à l'acte de la mise en scène, j'avais besoin d'imaginer un dispositif qui rapprocherait le spectateur de ce poème, « l'air de rien », qu'il tombe dedans sans s'en apercevoir. Que le rapport à cette langue si singulière, étrangère presque, se fasse comme on adapte naturellement son souffle à celui de l'autre dans l'effort de la course, de façon organique. Très vite j'ai eu le désir de faire dialoguer la pièce avec une autre écriture, plus prosaïque celle-là, une langue brûlée, « une parole

transparente » qui serait au service d'une fiction, une histoire qui accueillerait, qui servirait d'écrin au *Mystère*. Charlotte Farcet a fait des entretiens avec ma mère, que je voulais présente sur le plateau, pour faire dialoguer cette vieille femme avec Jeannette l'adolescente. Elle serait l'aînée d'une distribution où je souhaitais réunir des actrices ayant une soixantaine d'années pour jouer des petites filles d'un autre âge. Une façon aussi de marquer la fin d'une époque et la bascule dans une autre.

Il m'a fallu du temps pour comprendre que j'avais besoin de passer à l'acte moi aussi, pas seulement de la mise en scène mais de l'écriture. L'écrit est toujours présent dans mon travail, il l'est sous forme de notes, d'idées ou de réflexions, de citations compilées, de phrases glanées dans le réel. Mais là il s'agissait d'aller plus loin, j'avais besoin d'écrire un spectacle pour construire un dispositif d'écoute chez le spectateur qui lui permettrait de rentrer plus évidemment et plus profondément en rapport avec les paroles de Jeannette, Hauviette et Gervaise. J'ai réuni tout ce que j'avais sous la main, les intuitions de départ qui avaient lancé le projet, les personnes avec lesquelles j'avais envie de travailler, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* bien sûr et le rapport de plus en plus tendu et pénible, douloureux presque, que j'entretiens avec la dinguerie de mon époque et la trahison de ses dirigeants, le déni coupable ou le cynisme criminel dont ils font preuve face au réel. Faudra-t-il se résoudre un jour à se poser la question du coût d'une vie ? Nous vivons une époque scandaleuse, où toutes les solutions techniques, humaines, scientifiques pour stopper la catastrophe sont là, disponibles. Il faudrait simplement s'y mettre et pour cela placer le vivant et l'humain au cœur de nos actions. Que nous partions de là. On pose des pensements sur une jambe de bois et on continue la course au pompon « pour gagner quatre-vingts centimètres de bite » comme le dit si bien Dieudonné Niangouna. Je ressens une frustration, un sentiment d'impuissance terrible face à tout ce gâchis. Une colère surtout quand je pense à

mes enfants, au monde que nous leur refileons comme une patate chaude. Dans le même temps au théâtre comme dans la vie, j'ai besoin de chausser des lunettes qui m'aident à voir les choses en santé, avec humour et une forme de tendresse amusée, qui essayent de ne pas se désabuser. C'est pour cela que des figures comme celles de Jeannette me sont précieuses, des figures qui développent cette vitalité désespérée chère à Pier Paolo Pasolini. Une vitalité désespérée qui ne renonce pas, qui demande des comptes, qui s'indigne et agit. Greta Thunberg et Jeannette, même combat, méprisées et insultées parce qu'elles osent se mêler de ce qui les regarde. Je suis parti de là pour créer *Vivre* !

Et puis les événements récents que l'on connaît ont bouleversé en profondeur notre quotidien et sans doute bien au-delà. Les raisons qui me poussaient à créer ce spectacle ont évolué. D'autres raisons, plus intimes, sans doute plus enfouies se sont révélées. Ce qui a changé profondément c'est la pièce elle-même, ce qu'elle raconte et la façon dont elle le dit.

J'ai conservé le titre et les personnages de la pièce comme situation de départ. Il s'agit toujours de la reprise d'un projet suspendu autour du poème dramatique de Charles Péguy. Nous sommes toujours en 2026. Mais ce qui irrigue la pièce aujourd'hui n'est plus la colère ni l'indignation. J'ai été porté pour l'acte d'écriture par un mouvement qui n'empruntait ni à l'espoir, ni au désespoir, mais davantage à une croyance retrouvée dans la possibilité de l'inespéré. L'expérience du confinement m'a rappelé cela : on naît plusieurs fois dans une vie. En mars 2020, la réalité a dépassé la fiction et le futur est tombé dans le passé. Dès lors, quelles histoires inventer ? Que dire du futur ? Nous sommes entrés dans l'ère des incertitudes. Notre présent a retrouvé une profondeur et une résonance que je ne lui avais sans doute jamais connues. Après cette épreuve, à la fois très intime et vécue collectivement, traversée par la moitié de l'humanité, je ne

pouvais plus écrire une pièce décrivant un avenir sombre et bouché. Le cœur n’y était plus, je n’y croyais tout simplement plus. J’avais le désir d’un récit de naissance et de guérison. J’avais envie d’une pièce qui s’ouvre sur un avenir possible et désirable. *Vivre !* raconte l’histoire de trois naissances, d’une guérison et d’une mort. Trois actrices tenues loin des scènes pendant des années, une femme âgée qui se réveille après six ans de coma et qui doit retrouver le fil de son existence. Le fantôme d’un metteur en scène qui ne peut pas trouver le repos. Tout se joue entre ces cinq personnages et les mots du poème de Charles Péguy. Tout a lieu dans cette relation unique aux mots qu’offre le théâtre. C’est dans le jeu de ces rapports que la vie surgit, brûle et s’éteint. *Vivre !* est ma première pièce.

—
Frédéric Fisbach, septembre 2020

Mais croire à ce qui n’arrivera pas, à ce qui n’a aucune raison d’être cru ? C’est peut-être cela le risque. Ce n’est pas de retrouver l’espoir au détour de la route où nous l’avions laissé, mais miser sur l’inespéré.

—
Anne Dufourmantelle, « Le risque de croire », *Éloge du risque*

*Comme elle avait gardé les moutons à Nanterre,
On la mit à garder un bien autre troupeau,
La plus énorme horde où le loup et l’agneau
Aient jamais confondu leur commune misère.*

*Et comme elle veillait tous les soirs solitaire
Dans la cour de la ferme ou sur le bord de l’eau
Du pied du même saule et du même bouleau
Elle veille aujourd’hui sur ce monstre de pierre.*

*Et quand le soir viendra qui fermera le jour,
C’est elle la caduque et l’antique bergère,
Qui ramassant Paris et tout son alentour*

*Conduira d’un pas ferme et d’une main légère
Pour la dernière fois dans la dernière cour
Le troupeau le plus vaste à la droite du père.*

—
Charles Péguy, *La Tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d’Arc*,
La Pléiade, Éditions Gallimard

Le fantôme — Sophia s'était réveillée d'une longue nuit de six ans, le monde qu'elle avait connu n'existait plus. Sa première surprise fut d'entendre le mot naphte, on était revenu au nom antique du pétrole. On ne le brûlait plus, on le préservait pour des usages de première nécessité, comme la pharmacie. Dans sa chambre d'hôpital elle pensait à sa première voiture, en 1976, une R10 d'occasion blanche, qui ne dépassait pas les 80 dans les côtes. De la fenêtre de sa chambre, elle voyait des carcasses rouillées envahir la végétation dans la rue. Les industries de recyclage étaient saturées. En attendant, on cherchait des lieux de stockage de proximité pour entasser les épaves. Enfant j'étais fasciné par la casse, à l'angle du pont Garigliano et du quai d'Issy-les-Moulineaux. Je la voyais quand je prenais le PC, le bus « petite ceinture », entre la place Balard et l'arrêt Chardon-Lagache rue Molitor, dans le 16^e pauvre comme on disait à l'époque. J'allais voir ma grand-mère. La casse était immense : un grappin gigantesque déplaçait des voitures accidentées, pour les apporter jusqu'à la bouche d'une broyeuse qui en faisait des compressions. C'était juste derrière les toits des usines Citroën. Depuis le pont je les voyais qui s'étendaient à perte de vue. Quand les premières pelleteuses ont attaqué le toit de tôle de la casse qui abritait les montagnes mouvantes d'épaves, j'avais senti mon estomac se tordre, quelque chose d'irréversible se produisait. J'assistais impuissant à la disparition d'une partie de mon enfance. Ensuite le parc André-Citroën avait remplacé les usines et la casse avait laissé la place au bunker de France Télévisions. La télé publique s'était cassée la gueule à son tour, le bâtiment était devenu le dépôt Garigliano. Les épaves avaient fini par avoir gain de cause, la casse s'était vengée. Avec la loi sur les filières courtes le parc lui, avait été intégralement transformé en potager. Le toit des serres avait remplacé le toit des usines automobiles.

—
Frédéric Fisbach, *Vivre !*

extrait du carnet de notes du fantôme, 13 mars 2020, réalisation Benoit Résillot

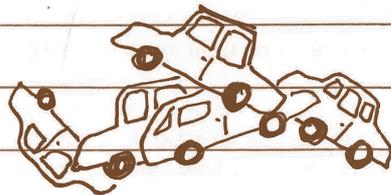
Vendredi 13 mars Mauvaise nuit.

J'ai relu presque tt le text.

Jeanette n'est pas une sainte, elle souffre. Elle ne supporte pas. Elle n'est pas une héroïne, c'est malgré elle. Simon, on est extérieure et elle ne peut pas nous toucher.

Le GRAPPIN

de la casse Garigliano





Emilia, Gamila et Sofia au Caire, 1940

*Quelque chose l'aimante au sud, la retient,
l'appelle. Dès qu'elle le pourra, elle ira vivre
au bord de cette mer, tant de fois traversée
par ses aïeux et par elle-même. Plus qu'à
une religion ou à une autre, qu'on adopte
par commodité ou par amour dans sa famille,
c'est bien à cette mer qu'elle croit.
La Méditerranée. Elle appartient à l'histoire
de cette mer et des rivages qui la bordent,
aux histoires qu'elle a inspirées.*

—
Frédéric Fisbach, *Vivre!*

Charles Péguy, dédoublement

Il sait qui il est [...] Il sait notamment que Péguy, c'est ce petit garçon de dix douze ans qu'il a longtemps connu se promenant sur les levées de la Loire. Il sait aussi que Péguy c'est cet ardent et sombre et stupide jeune homme, dix-huit vingt ans, qu'il a connu quelques années tout frais débarqué à Paris. Il sait aussi qu'aussitôt après a commencé la période [...] d'un certain masque et d'une certaine déformation de théâtre. *Persona*, le masque de théâtre. Il sait enfin que la Sorbonne et l'École normale, et les partis politiques ont pu lui dérober sa jeunesse, mais qu'ils ne lui ont pas dérobé son cœur. Il sait enfin, il sait aussi que toute la période intercalaire ne compte pas [...], que la période de masque est finie et qu'elle ne reviendra jamais. Et qu'heureusement la mort viendra plutôt. Car il sait que depuis quelques années, depuis qu'il a passé, depuis qu'il est parvenu à ses trente-trois trente-cinq trente-sept ans et qu'il les a passés, il sait qu'il a retrouvé l'être qu'il est, un bon Français de l'espèce ordinaire et vers Dieu un fidèle et un pécheur de la commune espèce.

—
Charles Péguy, *Clio*, Gallimard, 1931

Frédéric Fisbach

Comédien, metteur en scène de théâtre et d'opéra, Frédéric Fisbach crée l'Ensemble Atopique en 1995. « Ensemble » en référence aux ensembles musicaux et aux grandes troupes étrangères, pour affirmer que tous les processus en jeu au théâtre, de l'élaboration à la représentation, se vivent à plusieurs. « Atopique » afin d'inscrire l'idée du déplacement, du mouvement dans le génome du travail, hommage à tout ce qui se tient en lisière et échappe à toute étiquette. L'Ensemble Atopique présente, en France et à l'étranger, des spectacles à la forme souvent hybride, mêlant la danse, le théâtre, les arts visuels, la musique et mettant en avant les écritures contemporaines ou du répertoire. Lauréat de la villa Medicis hors-les-murs en 1999, il met en scène *L'Annonce faite à Marie* de Paul Claudel, *L'île des morts* d'August Strindberg en diptyque avec *Le Gardien de tombeaux* de Franz Kafka, *Tokyo notes* et *Gens de Séoul* d'Oriza Hirata, *Les Paravents* de Jean Genet avec la compagnie de marionnettistes traditionnels japonais Youkiza présenté à La Colline en 2002, *Bérénice* de Jean Racine avec le chorégraphe Bernardo Montet. Frédéric Fisbach est artiste associé du Festival d'Avignon en 2007, pour lequel il propose dans la Cour d'honneur une performance de trois jours et trois nuits où il convie le public à des conférences, ateliers de pratique théâtrale et à la représentation des *Feuillets d'Hypnos* de René Char. Puis il met en scène *Mademoiselle Julie* d'August Strindberg, *Corps...* d'après le roman *Zone d'amour prioritaire* d'Alexandra Badea et la création de la première pièce d'Éric Reinhardt, *Élisabeth ou l'Équité*. Avec l'Ensemble Atopique II, il crée *Et Dieu ne pesait pas lourd...* de Dieudonné Niangouna, *Convulsions* de Hakim Bah et *Bérénice Paysages*.

*Je me sens chez moi
dans ce poème.*

—

Frédéric Fisbach, *Vivre!*